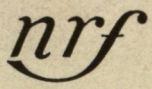
JEANNE TERRACINI

CHRONIQUES DE L'USURE



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHRONIQUES DE L'USURE

Extrait de la publication

JEANNE TERRACINI

CHRONIQUES DE L'USURE

GALLIMARD
Deuxième édition

Il a été tiré de cet ouvrage quarante-trois exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries Lafuma-Navarre, dont quarante numérotés de 1 *à* 40 *et trois, hors commerce, marqués de* A *à* C.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1951.

Extrait de la publication

Cela commença par un silence terrifiant. Juan ne parlait plus. Il restait du matin au soir assis sur le banc, adossé au mur d'une villa pauvre et regardait passer les trams, les autos, les voitures et les gens qui allaient à la ville ou montaient au village, non loin.

Le banc appuyait contre une bâtisse en éperon dans la boucle que faisait la route nationale, bitumée et grise, fortement déclive. A gauche, il y avait un terrain vague, sorte de plate-forme ébréchée qui dévalait à pic d'une hauteur de six mètres sur la route en bas, fuyante et lisse. Des chèvres y venaient brouter. Au bord du terrain vague poussaient deux cassis sauvages ; malgré leur vigueur ils rampaient à terre battus par le vent. Couché à plat ventre, le berger croyait que la mer écumeuse, verte et pâle, montait à l'assaut de la plate-forme et il cachait sa figure dans ses bras.

Juan ne parlait plus. Il ne faisait plus rien. Boire, manger, dormir et attendre. Il avait été maçon et avait participé à la construction de quatre nouveaux quartiers de la ville. C'était un homme grand, d'une forte carrure, avec des pieds et des mains énormes. Son teint était rouge brique. Il portait un large béret bleu marine, un pantalon de toile et une vareuse. En hiver, il fixait ses espadrilles, s'enveloppait d'une vaste

cape à l'espagnole et allait s'asseoir sur le banc public à l'arrêt du tramway ; il ne disait rien à personne. Une fenêtre ouvrait à sa hauteur. En se tournant, Juan aurait pu regarder dans la chambre et parler à Joseph le charpentier tuberculeux.

Joseph très maigre flottait dans ses vêtements, il se levait le matin et passait la journée assis sur une chaise posée de biais entre son lit de fer et la fenêtre, il toussait et crachait. Sa famille était nombreuse, il avait beaucoup de filles et beaucoup de petits-enfants. Les deux hommes si près l'un de l'autre étaient séparés par un mur épais, irréductible. C'était d'ailleurs Juan qui l'avait construit en 1895. Joseph était chez lui et Juan dans la rue.

A midi, Juan allait manger. Son silence impressionnait sa femme et ses brus. Il courbait difficilement son lourd corps embarrassant, puis tombait comme une masse sur la chaise de paille, un bras posé sur la table, et il attendait. C'était le passage à l'après-midi. Il ressortait et regagnait lentement le banc inondé de soleil.

Joseph de son côté continuait à cracher et à blasphémer au milieu des femmes coléreuses et des enfants piaillards.

Dans le même mur, plus loin, s'ouvrait une boutique avec des lettres peintes en noir au-dessus de la porte « Cordonnerie ». La boutique avait un mètre de profondeur. A l'intérieur, recroquevillé contre l'établi, Rabaseda un cent de pointes luisantes dans la bouche, clouait des semelles serrées entre l'étau de ses jambes.

Juan regardait et écoutait. Les choses se faisaient et se défaisaient autour de lui, la route engloutissait tout, la mer battait inlassablement, la pluie tombait, le soleil cuisait, des cargaisons

Extrait de la publication

d'hommes, de femmes et d'enfants s'en allaient le matin et revenaient le soir comme l'eau subit la marée.

De l'autre côté de la route, un grand mur épais fait de pierres bleues soutenait des villas. Dans les trous d'évacuation, les hirondelles avaient fait leurs nids : elles allaient et venaient, rasant le sol les jours d'orage ; de grosses touffes de fleurs sauvages bouchaient les trous inhabités. Au-dessus du mur, un énorme prunier rond fleurissait pendant tout le mois de mars. A l'une des fenêtres de la villa, il y avait une cage avec un canari. Robert et l'oiseau jouaient de deux à trois heures. Une très vieille dame venait à la balustrade et attachait longuement des branches de glycines et de chèvrefeuilles autour des piliers torses de la pergola. Le vent faisait battre des volets, remuait les arbres et froissait les plantes.

Juan était immobile, les deux mains croisées sur son bâton.

— Qu'est-ce qu'il a ? » se demandaient sa femme et ses brus, oisives en fin d'après-midi. Alors elles le voyaient apparaître farouche, majestueux et imposant comme un vieux tronc d'arbre. Il descendait la côte caillouteuse du petit pas des vieillards qui se traînent et ne savent plus lever la jambe. Elles étaient inquiètes et se disaient : pourquoi n'est-il plus comme tout le monde ? Juan avait oublié comment on parle. Sa langue était dans sa bouche, grosse, lourde et inutile ; ses gros ongles bombés qui avaient le temps de pousser maintenant, crissaient quand sa main rampait sur la table pour atteindre son pain. Ses paupières ridées tombaient sur ses yeux qui luisaient dans un petit triangle de chair flétrie. Ce regard provoquait un malaise. Tous s'en détournaient. « On dirait que tu ne connais plus

personne » lui disait sa femme le soir en se couchant. Juan remontait les couvertures jusqu'à son nez et s'endormait pesant et plus secret que jamais.

Joseph le charpentier crachait au milieu de la ribambelle et grelottait de froid sous des accès violents de paludisme. Odette, la fille aînée, toujours vêtue de noir, brune et terne comme un pain rassis trop cuit, avait énormément grossi. Sa poitrine était gonflée, ses épaules dodues, ses hanches rondes, et ses chairs rebondissaient autour de la ceinture qui serrait sa taille. Ses jambes étaient fines du genou au pied. Elle « fréquentait » un militaire, un garçon maigre, versé dans les tirailleurs qui venait parfois l'attendre sous les cassis. Elle disait en partant qu'elle allait aider Rosario à servir le lait. Joseph la traitait de traînée et de putain.

Un rideau de perles en bois cliquetait devant la porte du coiffeur. Jeannette, sa fille, était très petite de taille, une minuscule petite femme, avec deux grands yeux mahonnais, d'un noir plein de soleil et des boucles tout autour de la tête. Elle apprenait la dactylographie et travaillait à la ville. A Pâques, elle « fréquenta » elle aussi : le petit chien rageur du cordonnier la suivait partout et aboyait dans les jambes de l'amoureux.

Le petit oiseau mourut ; pendant trois jours la cage resta vide. Puis elle fut habitée par un chardonneret au ventre vert, au dos brun qui chantait peu.

Rabaseda n'eut bientôt plus de cuir pour faire des semelles, il descendit en ville et ramena un rouleau de caoutchouc et des vieux pneus. Rhera

Extrait de la publication

avec sa longue tresse roulée dans le dos, ses socques de bois et son voile jeté à la diable arrivait en courant, portant un couffin plein de vieux souliers. Elle passait derrière, dans la cuisine et parlait à la femme de Rabaseda. Elle voulait épouser l'ordonnance du capitaine et demandait des recettes de philtres.

A partir de six heures, les gens attirés par le café Riccio venaient jouer aux boules et boire l'apéritif.

Odette bientôt ne sortit plus et le tirailleur venait l'attendre en vain ; il n'osait pas s'approcher. Il y eut dans le quartier une terrible épidémie de typhus. Odette mourut. Juan était toujours assis sur le banc contre le mur. C'était une journée d'été torride. Le char des pauvres, d'un noir bleuâtre vint trop tôt. La caisse en bois blanc débarquée devant la maison se chauffa au soleil. Le chevrier regardait toujours la mer qui lui donnait le vertige. On apporta une couronne de pauvre en perles violettes et blanches, toute miroitante avec un nœud de ruban blanc de mauvaise qualité. Le curé vint accompagné de deux enfants de chœur. La mère et les sœurs d'Odette avaient commencé la lessive de la morte derrière la maison. Odette était enfermée toute seule dans l'ombre de la chambre aux volets de bois clos, en proie aux mouches. La mauvaise odeur des morts confinés grandissait, emplissait la chambre, violente et palpitante comme un gaz. Les draps étaient très sales : la mère frottait la toile contre la planche à laver, changeait l'eau grise et remettait du savon. Les enfants nu-pieds pataugeaient dans la mare et ramassaient la crasse sur leurs chevilles.

Extrait de la publication

Monsieur le curé fit taire tout le monde pendant une seconde, puis la mère s'assit sur une chaise et pleura avec les sœurs d'Odette. Les enfants se disputaient et hurlaient. Le croque-mort disparut avec la caisse sur son dos et frappa de grands coups de marteau. La chaleur dans la chambre était celle d'un four chauffé à blanc. Puis on ouvrit les volets, l'odeur libérée se calma, la température diminua et redevint normale. Par terre, il y avait de grosses taches de café séchées, couvertes de mouches. Dehors les draps pendaient, déjà raides.

Ensuite, un des petits enfants mourut, tandis qu'un autre agonisait. Le docteur arriva, monté sur sa moto, et comme il était pressé, il n'éteignit pas le moteur pendant la visite : tout vibrait sous la pétarade, la campagne, le ciel, les deux grands eucalyptus verts et la mer au fond submergeante. Deux jours après, l'ambulance vint chercher le troisième futur petit mort. Le cordonnier avait baissé à demi le tablier de fer par crainte de la contagion, mais par derrière, dans le jardin qui leur était commun, les enfants jouaient ensemble et les eaux sales qui arrivaient sans cesse de la cuisine du charpentier traversaient de biais le carré de Rabaseda.

La femme de Rabaseda avait peur des maladies et répétait sans cesse « Bernardo, no mets pas tes piès dans l'eau ».

Rhera avait des boutons roses sur les joues et deux yeux noirs brillants comme de petites olives sauvages. Elle était longue, maigre et avait l'échine souple. L'ordonnance du capitaine avait la peau bronzée, un uniforme kaki, des bottes courtes de cuir rouge et un turban blanc. Ses yeux étaient fendus jusqu'aux tempes. Sa tête restait

Extrait de la publication

immobile, mais il voyait par derrière. C'est pourquoi Rhera venait si souvent dans la boutique du cordonnier. Elle savait que Mouloud la voyait. Le petit-fils du cordonnier apprenait à dessiner et le jeudi matin fréquentait les cours gratuits de l'Académie des Beaux-Arts. Il copiait des bateaux, reproduisait les réclames et la tête du chef du Gouvernement. Le cordonnier clouait les dessins contre le mur. Il était fier.

En face, Mademoiselle poussée à bout par les langueurs de l'été ouvrait son piano poussiéreux et jouait l'ouverture des Huguenots ou le Carnaval de Venise.

Juan avait maintenant la démarche d'un aveugle. Il avançait, le menton relevé, les yeux vagues : comme les aveugles, il ne se trompait pas. La pauvre dame Juan perdait le goût à tout, elle allait à l'église pour expier : le purgatoire avait commencé sur terre. Juan continuait à ne pas répondre, on ne lui posa bientôt plus de questions. Farouche comme une bête malade, il se métamorphosait. La pluie coulait sur lui et ravivait sa couleur. Le soleil le séchait.

Jeannette ne « fréquenta » plus, le jeune homme était parti. Le facteur apporta une lettre carrée en papier jaune. C'était la rupture. Dès lors, lorsqu'elle attendait trop longtemps le tram, elle battait du talon pour marquer son impatience, comme les héroïnes déçues du cinéma.

Concepcion la fille du cordonnier était mariée depuis dix ans. Elle aussi avait eu ses héros : Pola Negri et Ramon Novaro. Elle avait vu jouer Kean cinq fois. Aucun spectacle ne lui avait donné d'émotion plus intense.

Extrait de la publication

Antoine à huit ans avait déjà des crises d'épilepsie ; il hurlait de dix heures à dix heures et demie du soir. Le premier cri partait. « Il est dix heures », se disait-on à la ronde.

Le coiffeur se demandait pourquoi un de ses enfants était si infortuné. Il fit un vœu à l'église, promit à la Sainte Vierge d'être bon, observa les prières et tous les commandements de Dieu. Et justement quand il eut fini, le petit eut une crise plus impressionnante encore. Il s'échappa des bras de sa mère et faillit se rompre le cou en tombant sur le carrelage. Le coiffeur entra dans une colère noire. Il sacra, jura, prit la cafetière en faïence et la lança contre le mur. Sa femme lui répondit. Ce fut une dispute insensée : au dehors, le vent balançait les branches de l'arbre contre le toit de la maison, les étoiles filaient dans tous les sens. Le petit Antoine exténué dormait d'un sommeil de plomb. Le coiffeur se coucha et dans sa colère, fit un nouvel enfant à sa femme.

Margot, la sœur cadette d'Odette lui ressemblait à s'y méprendre. Elle sortait avec un marin qui venait l'attendre sous les cassis, comme autrefois le tirailleur attendait Odette.

Joseph le charpentier baissait à vue d'œil. Il avait maintenant un museau de fouine : deux yeux luisants et mouvants pareils au va-et-vient d'une alène. Mais qu'est-ce qu'ils cousaient ?

Mademoiselle Cèze, à trente-deux ans, avait les cheveux tout gris, une grosse figure d'Allemande du Sud, une voix sonore et optimiste : elle enseignait le piano aux petits enfants. Le jeudi après-midi, elle allait au cinéma, le dimanche, on l'invitait à déjeuner. Seule sur terre, dans une petite villa, elle dînait le soir de deux pommes de terre

bouillies et d'un peu de salade. C'était une sacrifiée ; elle n'avait aucune coquetterie, de là sa corpulence.

Béatrice vivait avec sa tante, une petite vieille moyenâgeuse : son sourire découvrait de grosses dents cassées et jaunies : vieux dentier à bon marché. Rita, la chienne, était bien exigeante mais si affectueuse. Elle détestait les chats et jalousait les enfants. Son âme était musicale. Béatrice, longue et ondulante, avançait sur la route dans des vêtements coupés à la mode de 1922, portant négligemment des écharpes légères serrées à la taille par des ceintures de perles en camaïeu. Elle semblait un de ces cierges le long desquels ont coulé et se sont figées tant de larmes de cire.

L'art et l'amour de Dieu la dévoraient toute. Elle avait de longues mains diaphanes, la peau de ses doigts était fine : elle ne touchait jamais l'eau. Les doigts de Tante étaient courts, gros, aux ongles ébréchés et noircis par le jus des légumes. Elle sentait l'oignon et le marc de café. Mademoiselle Béatrice taillait le soir les fleurs de son jardinet. Tante s'asseyait et lisait le journal devant la route : les fleurs des acacias s'effeuillaient mollement.

Mouloud se promenait en jouant de la guitare. A vingt-cinq ans, et malgré son uniforme, il baissait encore les yeux devant son père et ne fumait pas en sa présence.

La femme de l'adjudant, quatre enfants, et sans soutien de famille, reçut un télégramme : son mari, mort pour la France !

« Eh quoi ? eh quoi ? se disait-elle, qui va payer ? » Elle se tapait la tête contre les murs. Alors, elle commença à se battre avec les bureaux

Extrait de la publication

militaires. Le soir, elle rentrait affaissée suivie de ses quatre enfants, poussiéreux et tondus ras à cause des poux. Ses vêtements teints devinrent grisâtres, surtout dans le dos, contre les omoplates. Elle toucha une première allocation en octobre : huit mois après « tué au champ d'honneur ». Exténuée, elle commença à pleurer.

Le sergent Tixier, de Roanne, cinq enfants, cordonnier dans l'armée, s'engagea pour Fort-Lamy. Sa femme pensait toute la journée : « Et si j'allais rester veuve ? » Un jour, elle reçut une lettre « la vie là-bas était pour rien » et un sac en peau de crocodile vernie. La joie lançait des éclairs. Elle alla chez le coiffeur et se fit faire une indéfrisable. Elle était courte et pétillante. Surtout chez le boucher, elle faisait la dame.

Bertrande avait été mariée à quinze ans. Elle avait deux enfants. Son mari était capitaine. Il dirigeait la clique du 137e régiment d'infanterie. Il avait été nommé au Maroc et essayait de permuter avec un gradé.

En attendant, sa femme vivait dans un petit appartement à balcon qui ouvrait sur un paysage immense. Elle avait besoin de connaître la vie et d'autres hommes. Elle aimait à faire l'amour. Henri ne s'en était jamais douté. Elle avait eu deux amants : le premier était le résultat de son inexpérience, le second lui soufflait dans la figure son haleine alcoolisée et imprégnée de l'odeur du tabac. « Exciting » lui glissait-il à l'oreille en dansant. Ce mot étrange la chavirait. Elle se donnait avec transport et joie, sans remords ; d'ailleurs, elle ne croyait à rien. Un jour, elle tomberait dans un trou comme une pierre, qui se soucierait de ce qu'elle avait fait ?

Extrait de la publication

Jeannette, le dimanche soir, relisait la lettre de rupture du fiancé, qu'elle conservait pliée entre deux mouchoirs. Des petites larmes claires et fraîches traversaient le champ brûlant de ses joues.

Mademoiselle Estelle, à cinquante ans, était aigrie, amère et d'un caractère versatile. Elle nouait un ruban dans ses cheveux rares, non par coquetterie « je vous demande un peu de quoi que je me mêlerais » mais par utilité. Pendant tout un hiver, elle porta une grosse jaquette en laine tricotée. Elle n'avait pas assez d'argent pour s'acheter un manteau. « Mais, ne croyez pas, mon père était un fonctionnaire du Gouvernement. Moi aussi, plus jeune, j'ai reçu de l'instruction : j'ai eu des domestiques, j'ai appris le piano, j'ai voyagé. Mon père est mort trop tôt. Quelle disgrâce, il ne nous a rien laissé. C'était un homme intègre. J'en connais d'autres à sa place... Voilà où conduit l'honnêteté. Peuh ! » Elle vivait avec ses neveux, Coco et Madou et savait comment les rabrouer. « La jeunesse, faut que ça saute ! »

Sa fenêtre ouvrait à ras d'un abricotier. Il fallait voir les abeilles au printemps : « quand c'est que ça sera fini cette engeance » ?

La propriétaire de l'abricotier habitait au-dessous et montait la garde autour de ses fruits. Mademoiselle Estelle, agacée, ne pouvait plus mettre le nez dehors sans rencontrer les yeux d'un noir épais de deuil de la femme. « Vous pouvez bien vous les garder vos abricots, non mais dites donc, on n'est pas riche, mais on n'est pas des voleurs. Est-ce qu'on sait comment qu' vous l'avez eue vot' maison, pfff... je vous demande un peu... »

Le mari de la propriétaire, court, ventru, en bras de chemise, sa serviette autour du cou : « Si

Extrait de la publication

vous n'étiez pas une femme, je vous écraserais, comme ça. » Il lève son pied, l'abaisse et presse lentement sa semelle sur un hanneton bleu, un peu saoul qui craque, craque... « Mira ! » dit la propriétaire, débonnaire avec un gros rire. « Vous êtes peut-être pas des voleurs, mais il en manque sept juste où vous êtes. » Mademoiselle Estelle, outrée, referme violemment les persiennes. « Qu'est-ce que ça se croit parce que ça a quat' sous, dit-elle. »

Camille boit le soir dans sa chambre, sur laquelle le soleil a tapé toute la journée. Les soirées sont longues. Quand elle n'en peut plus, elle tombe sur son sommier. Le chat n'a qu'à pousser la fenêtre pour entrer. Il s'assoit sur son derrière et médite longtemps. Puis il flaire la bouteille, lèche le goulot, sent Camille et se couche. Camille délire, le chat ronronne. La fournaise grise et silencieuse de la nuit les absorbe. Camille se lève à cinq heures, elle grelotte. Elle veut parler au chat, elle bafouille. Elle rit du rire cassé et enroué des gens ivres. Mademoiselle Estelle qui entend tout à cause de ses insomnies, maugrée : « Vous ne me direz pas que ça vit toute seule ; traînée ! Et dire que je suis obligée de cohabiter avec ça. Allez donc être honnête, voilà comment vous serez récompensée. »

L'odeur des abricots se réveille et rampe lentement dans la chambre. Madou pense au fils Pèque et au bal de samedi. « Jamais, tante ne voudra », se dit-elle. Elle désespère et pleure.

Béatrice fouille dans son assiette longuement avant de piquer les aliments avec sa fourchette. Quand elle a fini de manger, il y a au bord de l'assiette une guirlande de petits détritus. « Tu

Extrait de la publication

ROMANS - RÉCITS - NOUVELLES

JANVIER - JUIN 1950

RAYMOND ABELLIO
Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts

MARC BERNARD
Une journée toute simple

PIERRE BETTENCOURT
La Folie gagne

MAURICE BLANCHOT
Thomas l'Obscur
(nouvelle version)

LYDIA CHWEITZER
Les Voyageurs

MARGUERITE DURAS
Un Barrage contre le Pacifique

JEAN DUTOURD
Une Tête de Chien

JEANNE GALZY
La Femme étrangère

JEAN GIONO
Les Ames fortes

SERGE GROUSSARD
La Femme sans passé

GEORGETTE HENRY
Permis de Séjour

MARCEL JOUHANDEAU
Un Monde

JOSEPH KESSEL
LE TOUR DU MALHEUR
I. La Fontaine Médicis | II. L'Affaire Bernan
III. Les Lauriers roses

PIERRE MAC ORLAN
Le Bal du Pont du Nord (La Nuit de Zeebrugge),
suivi de Entre deux Jours

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER
MÉMOIRES DU FILIPIN
Mon Père n'est pas mort

GUY MAZELINE
LE ROMAN DES JOBOURG
Les Loups

RENÉ MASSON
L'Orgue à Bouteilles

ROGER NIMIER
Perfide

BRICE PARAIN
La Mort de Socrate

CHARLES-LOUIS PARON
Marche-Avant

DOMINIQUE PONCHARDIER
Les Pavés de l'Enfer

JULES SUPERVIELLE
Premiers Pas de l'Univers

VIOLET TREFUSIS
Les Causes perdues

MICHEL VINAVER
Lataume

Extrait de la publication